



Résumé : *Cet article a pour objectif d'étudier la nouvelle La Mère Sauvage du point de vue de la structuration informationnelle. L'approche adoptée ici est textuelle et s'appuie sur les principes dégagés par les linguistes de l'Ecole de Prague (Daneš, Firbas), à savoir la distinction d'un niveau syntaxique, sémantique et énonciatif, et au sein de ce dernier, la possibilité de déterminer trois principaux types de progression thématique : progression linéaire simple, progression à thème constant et dérivation des thèmes à partir d'un hyperthème. Le texte est étudié en observant l'alternance et les combinaisons de ces types de progression en les mettant en relation avec le « style » du texte, tel que décrit par N.E. Enkvist : il est montré comment, l'alternance plus ou moins rapide des thèmes peut être mise en rapport avec le caractère de l'extrait en question (présentation, narration, événements dramatiques). L'analyse examine également les éléments responsables de rupture dans la progression thématique, les relations entre les cadres et les thèmes ainsi que le rôle du contexte. L'accent est mis sur la nécessité de prendre en considération des unités textuelles plus larges, ce qui permet d'étudier la dynamique textuelle sous un angle différent, car le statut informationnel des constituants est susceptible de changer dès lors que l'unité de référence dépasse les limites de la phrase.*

Mots-clés : *structuration informationnelle, thème, rhème, cadre*

Abstract : *This paper examines the short story Old Lady Sauvage through its information structure. My approach is textual and is based on the principles of the linguists of the Prague School (Daneš, Firbas), namely the distinction between syntactic, semantic and enunciative levels. Within the enunciation level, the possibility of determining three main types of topic progression was observed : the simple linear thematic progression, the thematic progression with constant theme and the thematic progression with the derived theme based on a hypertheme. The short story is scrutinized by picking out the switches between and combinations of these types of progression and by relating them to the "style" of the story, as it was described by N.E. Enkvist : as such, I will show how the more or less quick switches between themes can be related to the characteristics of the excerpt in question (presentation, narration, dramatic events). I also examine the elements which trigger the breakdown in the theme progression, the relations between the frames and the themes, as well as the role of the context. The emphasis is laid on the necessity to take into account larger textual units, which can allow investigating the*

textual dynamics from a different angle, as the information status of the text components may change when the reference unit goes beyond the level of the sentence.

Keywords : *information structure, theme, rheme, frame*

Nous nous proposons ici d'étudier la progression informationnelle dans la nouvelle de Maupassant « La Mère Sauvage » selon une perspective textuelle (discursive). Mais avant de présenter notre angle d'attaque, quelques précisions concernant le texte original et sa traduction s'imposent.

La nouvelle a été publiée pour la première fois en France en 1884. Sa première traduction en estonien a été publiée en 1915, puis une seconde version remonte à 1925, lorsqu'elle a été publiée pour la deuxième (et dernière) fois, avec quelques modifications mineures.

Pour le lecteur estonien contemporain, toute une série de traits « désuets » apparaissent dans le texte traduit. Il convient de se demander d'abord si cet aspect peut avoir une influence sur la façon dont on décrit la progression informationnelle : en premier lieu, nous allons donc aborder quelques questions concernant le vieillissement des traductions afin de voir si notre étude devrait en tenir compte ; ensuite, nous allons proposer une analyse de ce texte du point de vue informationnel.

La question du vieillissement de la traduction par rapport à l'original a été abordée par exemple par W. Benjamin (1971 : 266), dans un texte classique, de la manière suivante :

« De même que la tonalité et la signification des grandes oeuvres littéraires se modifient totalement avec les siècles, la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi. Disons plus : alors que la parole de l'écrivain survit dans son propre langage, le destin de la plus grande traduction est de disparaître dans la croissance de la sienne, de périr quand cette langue est renouvelée. »

Cette différence dans l'évaluation d'un ouvrage et de sa traduction proviendrait du fait que la traduction serait jugée d'une manière différente par rapport à l'original. Il s'agit, par conséquent, d'une évaluation subjective du lecteur qui attribue un statut fondamentalement différent à ces deux types de textes. Selon I. Collombat, « ce qui date dans une traduction sera plus difficilement accepté par le lecteur que ce qui date dans le texte original » (Collombat, 2004 : 3). D'une part, l'original jouit d'un statut immuable, proche de celui d'un monument, en rapport avec l'idée que le propre du génie est de se manifester une fois pour toutes. Mais paradoxalement, ce caractère immuable s'adapte mieux à la perception changeante du lecteur et à l'évolution diachronique et synchronique tandis que, d'autre part, la traduction est un genre plus éphémère, dont la qualité en tant que telle peut toujours être sujette à discussion, à l'évaluation et à l'amélioration. Par conséquent, celle-ci semble plus vite désuète que l'original. La traduction ne fait pas partie de l'histoire littéraire au même titre que l'original, ni du réseau d'interaction qui peut relier

l'évolution du style d'un auteur et le contexte dans lequel il évolue, comme le montre A. Topia (1990 : 46-47). La traduction doit « se calquer » sur quelque chose qui existe déjà et, ce faisant, ne peut être qu'imparfaite. En conséquence, le lecteur a une attitude plus critique vis-à-vis de la traduction dont on a plus l'habitude qu'elle s'adapte aux couleurs du temps (sans parler du fait que la date ou l'époque de parution de l'original est d'habitude plus connue que celle de la traduction). Ce phénomène est cependant plus répandu dans les langues qui ont une longue tradition littéraire, en comparaison par exemple avec l'estonien où les retraductions restent, pour des raisons évidentes, un phénomène rare.

Il est néanmoins généralement admis qu'il existe aussi des traductions qui « font époque » et qui acquièrent une sorte d'indépendance comme s'il s'agissait d'un ouvrage original, comme l'affirme H. Meschonnic (1999 : 22) : « Les belles traductions vieillissent, comme les œuvres, au sens où elles continuent à être actives, à être lues. »

Parmi les traductions en estonien, on peut citer par exemple les traductions de Pouchkine par B. Alver, qui ont acquis le statut de textes « classiques ». Ces observations nous permettront de revenir au texte qui sera étudié ici.

Nous nous disposons à l'analyse de deux textes : l'original et sa traduction vers l'estonien. Pourtant, nous avons écarté une analyse qui confronterait systématiquement les deux versions linguistiques pour les raisons suivantes. Comme indiqué plus haut, la première traduction de 1915, a été publiée une deuxième fois, dix ans plus tard, en 1925, avec un certain nombre de modifications.

On remarque que ces deux dates sont assez rapprochées, mais qu'elles correspondent à une période où l'Estonie et sa culture ont subi des changements très importants car, entre ces deux dates, le pays est devenu indépendant. Entre-temps a paru également le premier dictionnaire normatif de la langue estonienne (1918) et cela correspond en outre à l'époque de la « rénovation linguistique » entreprise à l'initiative de J. Aavik. Les efforts visant à faire de l'estonien une « grande langue de culture » avaient commencé dès le début du 20^e siècle, ce qui explique que, même en dix ans, la norme applicable en traduction entre autres avait considérablement évolué. Nous avons relevé environ une quinzaine de modifications qui concernent la forme du pluriel, les règles d'orthographe pour les mots composés, etc. Evidemment, par la suite, la langue écrite a encore subi des modifications, la rénovation linguistique se poursuit encore pendant plusieurs années et la norme, de manière générale, continue à évoluer, ce qui explique le fait qu'un nombre relativement important de formes ou de constructions que l'on rencontre dans la version de 1925 sont aujourd'hui désuètes.

Une autre observation s'impose concernant les « erreurs » de la traduction. Nous ne nous intéressons pas ici à une analyse des erreurs car, la langue écrite ayant subi d'importantes modifications, il nous est difficile d'évaluer la traduction telle qu'elle avait été perçue au moment de sa parution, lorsque la norme de la langue écrite n'était pas bien établie encore. En plus, à l'époque, la syntaxe de l'estonien était encore davantage influencée par celle de l'allemand. Ce qui peut paraître donc comme une erreur ou une maladresse aujourd'hui ne l'était pas forcément à l'époque.

Cela constitue cependant un domaine intéressant à explorer du point de vue informationnel : aujourd'hui, certains traits imputables à l'influence de l'allemand ou à un état de langue plus fluctuant semblent influencer l'interprétation du message du point de vue informationnel. Ce phénomène peut être constaté surtout au niveau de la phrase. On peut citer ici un type de construction qui poserait problème aujourd'hui :

Üks raksatus kõlas.
Une détonation retentit.

Käsk kõlas, /.../
Un ordre retentit, /.../

Dans ces exemples en estonien, le traducteur a suivi l'ordre des mots propres au français, qui est sans doute également celui de l'allemand. En estonien, le numéral « üks », qui peut avoir aussi la fonction d' « indéfini », n'est pas employé systématiquement, quoique dans le premier exemple l'accent est mis davantage sur le fait qu'il s'agissait d'une seule détonation, donc sur l'aspect « numéral » du mot. Ces énoncés sont problématiques du fait que la deuxième position, occupée par le verbe, est la position rhématique, accentuée. Or, ce qui semble apporter quelque chose de nouveau dans le texte, ce n'est pas seulement le verbe, mais plutôt le substantif qui ici occupe la position du thème. Aujourd'hui, en respectant le statut informationnel des constituants, on traduirait « Kõlas raksatus » et « Kõlas käsk », ce qui permettrait de faire progresser le texte conformément aux principes qui régissent l'apport de l'information.

Afin de pouvoir aborder la distribution de l'information dans la dynamique textuelle, l'approche adoptée ici est celle qui privilégie l'analyse de segments plus longs que la phrase.

Or, comme les différences majeures entre les deux textes quant à la structuration informationnelle semblent se situer au niveau de la phrase, nous avons fait le choix de ne pas confronter systématiquement les deux versions linguistiques, car cela ne permettrait probablement pas de faire avancer nos observations au niveau du texte. En d'autres mots, nous privilégions une approche au macro-niveau plutôt que de faire une étude au micro-niveau.

Troisièmement, il faut également mentionner le fait que l'estonien en tant que langue écrite était à l'époque encore à ses débuts. De plus, le français n'était pas parmi les langues étrangères les plus répandues en Estonie. Il est donc tout à fait normal que le traducteur ait commis ce qui aujourd'hui pourrait être considéré comme des fautes de traduction, indépendamment des changements de la langue : par exemple, le mot « échassier » est confondu avec le mot « chasseur » dans la traduction. De manière générale, les erreurs n'empêchent pas la compréhension. En revanche, la traduction semble aujourd'hui trop littérale, et cela probablement indépendamment de l'approche que pourrait adopter le critique de la traduction. Cela s'observe surtout dans les tournures syntaxiques, dans l'ordre des constituants, donc au niveau de l'énoncé, mais cela intervient par conséquent aussi au niveau informationnel : le texte est

constitué d'unités plus petites où la cohérence n'est plus assurée si, au niveau de l'énoncé, les éléments ne respectent pas la logique interne du texte quant à la progression de l'information.

Il serait par conséquent souhaitable qu'une autre traduction dans la langue contemporaine soit réalisée, ce qui permettrait de faire des observations plus pertinentes également à propos de la traduction.

Dans ce qui suit, nous essaierons de laisser de côté, autant que possible, les considérations linguistiques provenant des particularités de l'état de langue de l'époque mais de nous attacher à étudier plutôt la structure informationnelle de ce texte au niveau textuel.

1.1. La structuration informationnelle

L'analyse informationnelle du discours a fait l'objet d'une multitude d'approches différentes dont il n'est pas possible de proposer un aperçu ici. Il faudrait cependant faire la distinction entre une approche textuelle/discursive et une approche qui étudie principalement la phrase (de la langue écrite). La confusion (ou plutôt la non-distinction) de ces deux types d'approches a fait que, dans de très nombreux travaux, on emploie une terminologie qui est loin d'être unifiée et qui, de ce fait, a été également sévèrement critiquée. Cette difficulté provient en partie du fait que les notions de topic (thème) et de focus (rhème) ont été développées d'abord dans le cadre d'une linguistique qui prenait comme objet d'étude la phrase. Ce n'est que par la suite que le niveau discursif ou textuel est entré en jeu (Mondada, 1994 : 27). Pendant longtemps, il était courant de travailler sur des exemples fabriqués, sans avoir aucune attestation de l'usage réel de la langue.

La multitude des travaux utilisant ces notions est telle qu'il est pratiquement impossible de les réunir sous une approche ou un principe communs : d'une part, cela a nourri des analyses approfondies dans des domaines très différents (syntaxe Bally, 1965 ; analyse diachronique Combettes, 1998, 1999, 2003 ; typologie linguistique Tschida, 1995 ; analyse conversationnelle Keenan et Schieffelin, 1976 ; typologie des textes Adam, 1992 ; ponctuation Védénina, 1989 ; etc.) ; d'autre part, cela a rendu les différentes approches visiblement incompatibles. Même s'il y a eu de nombreuses tentatives de limiter et de redéfinir la portée de ces notions, par exemple dans *le Dictionnaire encyclopédique de Pragmatique* (« L'opposition sujet/prédictat est à la fois une distinction linguistique et logique ; le couple topique/commentaire est de nature syntaxique, alors que la relation thème/propos est fonctionnelle ; enfin, [la différence] entre information donnée et information nouvelle est psychologique, alors que la distinction foyer/présupposition est sémantique » [Moeschler et Reboul, 1994 : 456]) ou par Östman et Virtanen, 1999 qui définissent le thème et le rhème en termes positionnels, le topic et le comment en termes interactionnels, et l'information ancienne et nouvelle en termes cognitifs, ces propositions ne sont pas suivies de manière unanime. On peut remarquer dans les deux exemples cités que les couples d'opposition ne coïncident pas, ce qui, du point de vue diachronique, tient en partie au fait que, au départ, la terminologie élaborée en Europe prenait comme notions de base thème et rhème, alors que la

tradition anglo-saxonne a privilégié l'opposition topic et comment. Par la suite, presque chaque auteur a senti la nécessité de redéfinir les termes afin d'éviter les malentendus. Aujourd'hui, dans différentes études, on peut trouver par conséquent presque toutes les combinaisons possibles (thème/rhème, thème/propos, thème/comment, topic/focus, topic/comment) ; en plus de deux constituants, certains auteurs plaident pour une structuration tripartite ou encore pour une approche où l'information est considérée plutôt comme un continuum. Sans rentrer davantage dans le détail de cette problématique, nous proposerons dans ce qui suit une approche possible parmi d'autres, en présentant d'abord le cadre théorique et les principaux termes employés.

1.2. De la phrase au texte

Comme indiqué plus haut, une des distinctions essentielles, lorsqu'il s'agit d'études concernant la structuration informationnelle, réfère à la portée de l'analyse : de manière générale, les différentes approches se concentrent soit sur la phrase, soit sur le texte (ou discours). Un certain nombre d'études essaient de tenir compte des deux aspects, ce qui serait tout à fait justifié. Mais souvent, en pratique, ces analyses se bornent néanmoins à observer les phénomènes au niveau de la phrase, en tenant compte éventuellement de son environnement immédiat.

Depuis l'Ecole de Prague, on distingue dans l'étude de la langue trois niveaux linguistiques, à savoir les niveaux morpho-syntaxique, sémantique et énonciatif (Daneš, 1964 : 225). L'analyse des chercheurs pragois se situe avant tout au troisième niveau, où ils développent la théorie du dynamisme communicatif et de la progression informationnelle (Firbas, 1964, 1972). Le thème est le constituant qui porte le moins de dynamisme communicatif, c'est-à-dire qui contribue le moins à la progression du contenu. Le rhème serait l'élément le plus informatif, qui n'est pas déduisible à partir des constituants existants.

Le thème sera considéré ici et plus loin comme « ce dont on parle » et il est supposé qu'il est possible d'identifier un thème principal et, éventuellement, des thèmes secondaires ; en revanche, le thème n'est pas un constituant obligatoire comme le rhème.

Daneš propose une définition du cadre dans lequel a lieu l'apparition et le développement des thèmes, leurs relations au micro- et au macro-niveau dans le texte. Il s'agit de la progression thématique qui peut se réaliser de différentes manières :

(1) la progression linéaire simple où le rhème de l'énoncé précédent devient le thème de l'énoncé suivant :

Je hélai *Serval*. Il s'en vint de son long pas d'échassier.

(2) le maintien d'un thème constant à travers l'utilisation des formes pronominales, les répétitions, etc. :

La Mère Sauvage continua son existence ordinaire dans sa chaumière, qui fut bientôt couverte par les neiges. *Elle* s'en venait au village, une fois par semaine, chercher du pain et un peu de viande ; puis *elle* retournait dans sa mesure.

(3) la dérivation des thèmes d'un hyperthème :

Je me rappelai aussi qu'une bonne femme m'avait fait boire un verre de vin là-dedans, et que Serval m'avait dit alors *l'histoire des habitants*. *Le père*, vieux braconnier, avait été tué par les gendarmes. *Le fils*, que j'avais vu autrefois, était un grand garçon sec qui passait également pour un féroce destructeur de gibier.

L'analyse des textes révèle cependant d'autres types de progression qui apparaissent par la combinaison de ces trois types déjà cités ; il est rare de trouver de longs passages où seul un type « pur » est employé. Les analyses de l'École de Prague ont inspiré ou influencé de nombreux travaux, notamment ceux qui situent leur approche au niveau textuel/discursif (Combettes, Prévost, Fernandez-Vest), ce qui nous intéresse ici.

Dans les années 60 et 70, l'étude de la langue parlée étant encore à ses débuts, les exemples sont tirés avant tout de textes écrits. Compte tenu du fait que les genres étudiés étaient limités (l'accent était surtout mis sur les textes didactiques ou scientifiques), il n'est pas toujours aisé d'extrapoler ces affirmations à d'autres types de textes. Cependant, nous considérons qu'un texte littéraire devrait s'y prêter relativement facilement même si, par définition, un texte littéraire n'obéit pas aux mêmes types d'exigences (présentation, logique, etc.) qu'un texte à visée didactique. Pour d'autres études de ce type, il est possible de se référer aux analyses de Filipec (1974), qui concernent les textes dramatiques, et à celles de Maynard (1986), qui étudie le dialogue spontané. Pour une discussion générale concernant l'applicabilité de ce modèle aux dialogues, voir Schlobinsky et Schütze-Coburn (1992 : 112), Roulet (1991 : 69) et Grobet (2002 : 54-57).

On a affirmé que les types de progression thématique définis par les chercheurs pragois sont sensibles au genre dans lequel ils s'emploient (Fries, 1995 : 319), c'est-à-dire que l'on ne les retrouve pas indifféremment dans tous les types de textes. En effet, mis à part les études de quelques rares auteurs, leur théorie n'a pas été appliquée directement aux dialogues oraux. Cependant, différents chercheurs, tels Fernandez-Vest et Combettes, se sont attachés à explorer certains aspects de la progression informationnelle dans le discours spontané qui étaient déjà présents dans les études des chercheurs de Prague.

Pour ce qui est des textes écrits, il existe également des études réalisées dans la même perspective et consacrées à certains types d'unités textuelles. Daneš (1995), par exemple, a développé à partir d'une étude de Mathesius (1942) une typologie du paragraphe dans le texte écrit en reprenant les termes de la théorie sur la progression thématique pour décrire différents types de paragraphes selon la structuration thématique de ceux-ci. Il définit trois types de thèmes, (hyperthème [textuel], hypothème et le thème de la phrase) et quatre types de paragraphes. Ici, nous ne nous intéresserons pas de manière spécifique au seul paragraphe dans le texte. Le paragraphe en tant que tel sera

pris en compte uniquement comme un des moyens dont dispose la langue écrite pour indiquer entre autres la structuration informationnelle.

N. E. Enkvist, dans une approche textuelle, a fait une tentative de caractériser le « style » d'un texte en le mettant en relation avec le type de progression thématique. Il a relevé différents types de transitions entre macrosyntagmes dans une quinzaine de textes différents, choisissant les passages narratifs et excluant les dialogues. Il a observé quatre paramètres, à savoir la répétition du thème, la progression du thème, la répétition du rhème et la régression du rhème. Les conclusions de son étude lui ont permis de distinguer deux principaux modèles « stylistiques », à savoir un style « statique » avec de nombreuses répétitions du thème à travers les liens thématiques ou parfois rhématiques, et un style « dynamique » où les thèmes ont tendance à changer rapidement (cf. Enkvist, 1973). Nous allons voir plus loin si ces observations peuvent être pertinentes aussi pour le texte en question : il n'y a rien d'étonnant au constat que les passages où les thèmes changent très vite, semblent plus « dynamiques » et vice-versa, mais les textes offrent rarement la possibilité d'appliquer un modèle sans pertes ou sans déviations. Il s'agit donc ici de déterminer le type de progression thématique (ou bien de trouver la combinaison de différents types) et de voir si l'on peut mettre en relation un type de progression et la manière dont l'action se déroule dans le texte.

II. Analyse de la progression informationnelle dans *La Mère Sauvage*

La nouvelle est encadrée par l'introduction et l'épilogue présentés par le narrateur. Le « je » du narrateur peut être considéré comme un des thèmes du texte-cadre qui forme un ensemble si l'on considère l'introduction et le dernier paragraphe, où le narrateur apparaît de nouveau et où l'on peut voir l'aboutissement (temporel et propositionnel) du texte. Il est accepté généralement que, dans une phrase, il peut y avoir plusieurs thèmes. Certains auteurs plaident également pour la prise en compte des thèmes implicites, en plus des thèmes explicites. Cela peut constituer une difficulté supplémentaire (Grobet, 2002 : 55-56) : selon cet auteur, les première et deuxième personnes peuvent être considérées comme des thèmes constants (dans un dialogue), auxquels s'ajoutent d'autres éléments qui ont également les caractéristiques du thème, mais qui ne sont pas forcément explicites. D'après Grobet, il ne faudrait pas traiter les thèmes constants (ceux qui réfèrent aux interlocuteurs) sur le même niveau que les autres thèmes, sous peine de ne pas pouvoir faire ressortir la spécificité de la structuration informationnelle de l'extrait en question (*ibid.* : 56). On peut donc suggérer que le thème « je » qui est parfois implicite, parfois extrapolé à « nous » ou « on », constitue dans cette partie du texte le thème secondaire avec lequel est mis en rapport d'abord le thème principal ou hyperthème « Virelogne » et ensuite les thèmes qui en sont dégagés comme « la chaumière » et les personnages « le père », « le fils », etc. Schématiquement, on pourrait décrire la structure de la première partie comme suit : Elle contient un thème général « Virelogne » et un thème secondaire constant « je » qui ne sera pas traité au même niveau que le reste. Ensuite, de ce thème général sont dégagés les thèmes suivants : « la chaumière », les habitants qui se déclinent en « père », « fils ». Dans cette partie-là, la mère Sauvage ne se trouve pas

encore au premier plan, elle est mentionnée une fois lorsque le narrateur se rappelle les personnes qu'il avait rencontrées autrefois. Elle n'est pas pour ainsi dire « identifiée » (*une bonne femme*) mais, en revanche, les personnages suivants sont introduits par rapport à elle (*le père, le fils*).

Le récit concernant la mère Sauvage à proprement parler commence par un passage narratif où celle-ci, « elle », « la mère Sauvage », occupera la première place. Il s'agit de la progression à thème constant où l'on trouve seulement une extrapolation « les femmes des champs » par lequel on établit un contraste entre les paysans et leurs compagnes. Le paragraphe suivant introduit de nouveau le thème principal à l'aide d'une expression plus longue, « La mère Sauvage », le pronom n'étant pas suffisant après une rupture thématique.

II.1. Cadres et thèmes

Ensuite, la transition dans le cours du récit se fait à l'aide d'un circonstant, « un jour ». Ce type d'éléments mérite un commentaire plus approfondi. Il s'agit de constituants que différents auteurs ont traités soit comme cadres spatio-temporels (Prévost, 2003), soit comme thèmes (Charolles, 2003). Souvent, l'interprétation dépend du contexte qui indique quels sont les « vrais » thèmes du discours (ce sur quoi porte l'énonciation) et quels sont les éléments qui posent le cadre de l'énonciation. P. Le Goffic (1993 : 463) propose comme exemple l'énoncé « Au 17^e siècle, la condition paysanne était rude » et note qu'il n'est pas facile d'attribuer de manière convaincante le statut de cadre ou de thème au premier constituant : le thème est-il la condition paysanne (et donc le premier constituant sert de cadre) ou bien s'agit-il d'une caractérisation du 17^e siècle qui se poursuivra dans la suite du discours (dans ce cas-là, le premier constituant fonctionne comme thème) ? Il est important de souligner le rôle du contexte qui détermine la lecture qu'il convient de donner à ces énoncés ; nous y reviendrons un peu plus loin. En tout cas, cela montre encore une fois que l'analyse ne saurait se limiter au niveau phrastique, car les éléments au niveau phrastique ne peuvent pas lever les ambivalences qui se présentent lorsqu'on n'observe que la phrase sans son contexte.

Dans *La Mère Sauvage*, ces cadres spatio-temporels ne devraient pas être décrits comme des thèmes car, dans les phrases où ils apparaissent on peut voir que le thème sera un des référents introduits après ces constituants (dans la phrase « Un jour, les Prussiens arrivèrent » il est évident qu'il ne s'agit pas de continuer à décrire le jour en question, même si ce qui suit a lieu plus ou moins dans le cadre décrit par l'expression qui ouvre la phrase). Ici, on peut constater que ces cadres introduisent une rupture dans le cours du récit. Ils sont presque toujours précédés par un passage narratif et suivis d'une séquence plus dynamique qui fait progresser les événements.

« Tout à coup », dans l'introduction, est précédé par un nouveau référent qui sera repris dans la phrase suivante :

[1] Je tournai les buissons qui forment la limite du bois des Saudres, et j'aperçus *une chaumière en ruines*.

Tout à coup, je me la rappelai telle que je l'avais vue...

Il s'agit ici d'un tournant dans le récit du narrateur qui permet d'introduire, à partir du référent « une chaumière en ruines », le thème principal de la nouvelle. Les autres passages qui précèdent ce type de cadres, n'introduisent pas de nouveau référent. Ils sont descriptifs (le temps verbal utilisé est l'imparfait) et se rapprochent de ce que N. K. Enkvist qualifiait de « statique » par rapport aux passages « dynamiques ». Voici quelques exemples d'autres « tournants » introduits par des cadres spatio-temporels :

[2] *Un jour*, les Prussiens arrivèrent.

[3] *Or, un matin*, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut au loin dans la plaine un homme.

[4] *Tout à coup*, elle demanda : « Je ne sais seulement points vos noms, et v'là un mois que nous sommes ensemble ».

Tout naturellement, la suite du texte, dans ces passages, est caractérisée par une action plus « dynamique » : le temps verbal employé est le passé simple, les référents changent plus vite, il y a plus d'action et d'« interaction ».

Dans l'exemple 2, le cadre est constitué de deux éléments, *or* et *un matin*. *Or* réalise un contraste au niveau textuel, en présentant un tournant dans le cours du récit duquel seront déduits tous les développements ultérieurs. *Un matin* constitue un cadre plus étroit qui inscrit l'épisode dans le temps. Le thème est constitué par « comme la vieille femme était seule au logis » qui constitue le point de départ de l'énoncé et le rhème par « elle aperçut au loin dans la plaine un homme » qui est l'apport le plus informatif.

La première partie de la nouvelle montre l'alternance des passages narratifs de ce type avec les passages plus dynamiques qui mettent le référent qui constitue le thème principal, en relation avec d'autres référents (les Prussiens, le facteur) qui restent cependant toujours au second plan. Même si dans quelques passages descriptifs, les Prussiens (plus précisément, les quatre soldats) semblent occuper la première place, le lien avec la Mère Sauvage est presque toujours explicite :

[5] On les voyait tous les quatre faire leur toilette autour du puits, le matin, en manches de chemise, mouillant à grande eau, dans le jour cru des neiges, tandis que la mère Sauvage allait et venait, préparant la soupe. Puis on les voyait nettoyer la cuisine, frotter les carreaux, casser du bois, éplucher les pommes de terre, laver le linge, accomplir toutes les besognes de la maison, comme quatre bons fils autour de leur mère.

II.2. Rupture thématique

À partir du moment où l'incendie se déclare (*Une clarté violente illumina...*), la progression thématique change de nature : nous trouvons toute une série de thèmes qui ne se rattachent à aucun rhème précédent. En outre, un nouveau thème est introduit à presque chaque phrase. Il s'agit en effet d'une variante du troisième type de progression thématique, à savoir la rupture thématique. Il est possible de rechercher des marqueurs de rupture thématique dans les textes, même s'il n'existe pas de marqueur formel univoque pour identifier toutes les occurrences de rupture thématique. Par exemple, dans un texte

écrit, les changements de paragraphe peuvent indiquer l'intention de l'auteur de passer au thème suivant (Hofmann, 1989 ; Longacre, 1979), mais ils ont également d'autres fonctions. Si l'on regarde la présentation graphique du texte en question, on peut constater effectivement que le passage qui correspond à la scène où est décrit l'incendie et l'arrivée des Prussiens et des villageois se distingue par de nombreux nouveaux alinéas qui présentent des éléments qui apparaissent comme étant indépendants de ce qui précède (notons également l'utilisation de l'article indéfini pour des éléments descriptifs qui ne font pas partie de l'univers établi auparavant).

[6] *Une clarté violente* illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut *un brasier effroyable, un gigantesque four ardent*, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon.

Puis *un grand cri* partit du sommet de la maison, puis ce fut *une clameur de hurlements humains /.../* Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, *un tourbillon de feu* s'élança dans le grenier /.../

On n'entendait plus rien dedans que *le crépitement de l'incendie, le craquement des murs, l'écroulement des poutres. Le toit* tout à coup s'effondra, et *la carcasse ardente de la demeure* lança dans l'air, au milieu d'un nuage de fumée, un grand panache d'étincelles.

La campagne, blanche, éclairée par le feu, luisait comme une nappe d'argent teintée de rouge.

Une cloche, au loin, se mit à sonner.

La vieille Sauvage restait debout, devant son logis détruit, armée de son fusil, celui du fils, de crainte qu'un des hommes n'échappât.

Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens.

On trouva la femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite.

Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda : /.../

Comme le note B. Combettes (1983 : 26), ce procédé n'est pas très fréquent dans les passages longs, sans doute parce que les passages de ce type sont difficiles à suivre compte tenu du fait que les constituants semblent changer sans qu'il y ait une base commune, nécessaire pour construire un texte cohérent. Cependant, en examinant ce type de passages, on peut noter que, malgré la rupture apparente, il existe un « cadre » dans lequel s'inscrit la succession des éléments en question (cf. Combettes, *ibid.* : 26). Ici, le cadre est fourni par l'incendie qui se déclare et qui permet la succession des constituants qui servent à décrire les différents aspects du sinistre sans qu'il y ait un lien explicite entre ceux-ci.

II.3. Thèmes et contexte

Ceci nous amène à faire quelques remarques sur les relations entre les constituants et le contexte. La notion de contexte peut être considérée sous de très différentes optiques dont nous n'allons pas faire une présentation ici. Nous nous limiterons à un aperçu assez schématique de l'apport de J. Firbas, qui étudie ce phénomène en relation avec sa théorie de la FSP.

Selon Firbas, ce que l'on désigne sous le mot « contexte » recouvre plusieurs ensembles de phénomènes :

« The immediately relevant context, verbal and situational, is embedded within the entire preceding context, equally consisting of a verbal part and a situational part accompanying it. In its turn, this sphere is embedded in a still wider sphere of common knowledge and experience shared by the producer and the receiver of the message. Eventually the entire contextual so far described is embedded within the wide context of human knowledge and experience. Needless to say, there are borderline spheres. It is the borderline sphere between the immediately relevant context and the rest of the context that is of particular importance for the FSP. » (Firbas, 1992 : 171)

Firbas propose une distinction entre deux niveaux de perspective fonctionnelle selon le degré de dépendance par rapport au contexte immédiat : il parle d'un niveau de « première instance » lorsqu'il s'agit de phrases qui sont indépendantes du contexte immédiat (*A hunter killed a lion*) et d'un niveau de « seconde instance » qui concerne les phrases qui sont hautement dépendantes du contexte, à l'exclusion de celles qui établissent un contraste (*The hunter DID kill the lion*: ici, l'élément DID est le seul qui est indépendant du contexte). Entre ces deux niveaux, il décrit également un niveau intermédiaire où les éléments sont partiellement dépendants du contexte (*The hunter killed a lion*), à savoir la partie *killed a lion* peut être décrite comme étant indépendante du contexte.

Les éléments qui sont dépendants du contexte comportent moins de dynamisme communicatif comparé à ceux qui sont indépendants du contexte, c'est-à-dire qu'ils participent dans une moindre mesure à la progression de l'information. En observant les marqueurs formels, on peut noter que les constituants précédés d'un article indéfini (*une clarté violente, un grand cri, une cloche, etc.*) sont donc d'après cette approche les éléments qui comportent le plus de dynamisme communicatif (et supposent alors une rupture thématique). En revanche, les éléments précédés d'un article défini sont, selon Firbas, ceux qui n'augmentent pas le dynamisme communicatif, mais qui peuvent cependant être indépendants du contexte car ils sont partagés par le savoir commun des interlocuteurs tout en étant nouveaux par rapport à la situation comme telle. Les éléments tels que le crépitement de l'incendie, la carcasse, la campagne etc. sont introduits pour la première fois dans ce contexte (au sens général), mais ils ne sont pas nouveaux du point de vue de la progression informationnelle : ils sont tirés de l'univers qui peut être résumé comme « description de l'incendie ».

Dans le passage qui suit la description du sinistre, avant que l'attention ne se concentre sur le personnage principal, on retrouve plusieurs fois la référence à « on », introduit par la phrase *des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens*, une sorte de participant collectif qui met en évidence le contraste dans l'interaction entre la Mère Sauvage et les autres personnes présentes.

[7] On trouva la femme assise /.../

On se pressait autour d'elle. /.../

On ne la croyait pas, on pensait que le désastre l'avait soudain rendue folle.

La tension, inscrite dans cette situation à travers le changement rapide des interlocuteurs, trouve son dénouement dans le passage suivant qui place la Mère Sauvage au premier plan et dans lequel elle explique les motifs de son comportement en détail, par la progression à thème constant et, du point de vue formel, l'utilisation du pronom personnel *elle*.

La séquence finale, qui montre le même type d'alternance thématique (*L'officier criait /.../ On la saisit, on la jeta /.../ Puis douze hommes se rangèrent /.../ Elle ne bougea point*) aboutit, après une séparation graphique, à la conclusion du narrateur qui introduit de nouveau son interlocuteur « mon ami Serval » et, du point de vue de l'information, établit une cohérence circulaire avec la séquence initiale (*/.../ qui avait enfin fait reconstruire son château, détruit par les Prussiens. « C'est par représailles que les Allemands ont détruit le château du pays, qui m'appartenait »*). La cohérence est renforcée également par la réintroduction du narrateur en tant que thème dans deux dernières phrases, de sorte à établir un parallèle avec le début du texte.

III. Conclusion

L'étude de la progression informationnelle dans un texte de ce type peut servir à montrer, au niveau textuel, comment se mettent en place les relations entre thèmes principaux et thèmes secondaires, quel type de correspondance peut-on trouver entre la progression informationnelle et « le style » (dynamique ou statique) des passages. En outre, cette étude permet de mettre en évidence quelques nuances concernant l'analyse informationnelle, à savoir la dépendance du contexte, les limites de l'opposition connu-nouveau et, de manière générale, l'inadéquation de l'étude de la phrase à ce type d'analyse. L'étude de la phrase peut permettre de faire des observations au niveau morphosyntaxique ; elle est adaptée de ce point de vue à une étude contrastive, permettant de confronter les marques formelles, mais pour ce qui est du niveau informationnel (ou énonciatif), il semble plus judicieux d'avoir recours à une analyse textuelle (discursive) qui offre la possibilité de prendre en considération la cohésion textuelle qui va bien au-delà de la phrase.

Bibliographie

- Adam, J. M. 1992. *Les Textes : Types et Prototypes*, Nathan, Paris.
- Bally, Ch. 1965. *Linguistique générale et linguistique française*, 4^e éd. Berne, Éd. Francke.
- Benjamin, W. 1971. « La tâche du traducteur » dans *Mythe et violence*, Denoël, Paris, pp. 261-275.
- Charolles, M. 2003. « De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase » dans *Travaux de linguistique*, n 47, pp. 11-49.
- Collombat, I. 2004. « Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction. The 21st century : the Age of Retranslation » dans *Translation Studies in the new millennium. An international Journal of Translation and Interpreting*, n 2, pp. 1-15.

- Combettes, B. 1983. *Pour une grammaire textuelle*, Duculot - De Boeck, Bruxelles.
- Combettes, B. 1998. *Les constructions détachées en français*, Ophrys, Paris.
- Combettes, B. 1999, « Thématisation et topicalisation : leur rôle respectif dans l'évolution du français » dans C. Guimier (éd.), *La thématization dans les langues*, Peter Lang, pp. 231-245.
- Combettes, B. 2003. « Le topique comme constituant périphérique : aspects diachroniques » dans *Travaux de Linguistique*, n 47, pp. 137-161.
- Daneš, F. 1964. « A Three-Level Approach to Syntax » dans *Travaux linguistiques de Prague*, n 1, pp. 225-240.
- Daneš, F. (éd.) 1974. *Papers on Functional Sentence Perspective*, Mouton, Prague, pp. 129-141.
- Daneš, F. 1995. « The Paragraph - A Central Unit of the Build-up of Texts » dans Warvik, B., Hiltunen, R. et Tanskannen, S. K. (éds.) *Organization in Discourse, Proceedings from the Turku Conference*. Anglicana Turkuensia, n 14, pp. 29-40.
- Enkvist, N. E. 1973. « Theme Dynamics and Style : An Experiment. » dans *Studia Anglia Posnaniensa*, n 5, pp. 127-35.
- Filipec, J. 1974. « Zur Frage der Funktionalen Satzperspektive im dramatischen Text » dans Daneš, F. (éd.) 1974. *Papers on Functional Sentence Perspective*, Mouton, Prague, pp.129-141.
- Firbas, J. 1964. « On Defining the Theme in Functional Sentence Analysis » dans *Travaux linguistiques de Prague*, n 1, pp. 267-280.
- Firbas, J. 1972. « On the Interplay of Prosodic and Non-Prosodic Means of Functional Sentence Perspective » dans Fried, V. (éd.) *The Prague School of Linguistics and Language Teaching*, Oxford University Press, London, pp. 77-94.
- Fries, P.H. 1995. « Themes, Methods of Development, and Texts » dans Hasan, R. et Fries, P.H. *On Subject and Theme. A Discourse Functional Perspective*, Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, pp. 317-359.
- Goffic Le, P. 1993. *Grammaire de la phrase française*, Hachette, Paris.
- Grobet, A. 2002. *L'identification des topiques dans les dialogues*, De-Boeck-Duculot.
- Hofmann, T. R. 1989. « Paragraphs, & anaphora » dans *Journal of Pragmatics*, n 13, pp. 239-250.
- Keenan, E. et Schieffelin, B. 1976. « Topic as a discourse notion : A study of topic in the conversations of children and adults » dans Li, C. (éd.) *Subject and topic*, Academic Press, New York.
- Longacre, R. E. 1979. « The paragraph as a grammatical unit » dans Givón, T. (éd.) *Syntax and Semantics*, n 12, Discourse and Syntax, Academic Press, New York, pp. 115-134.
- Mathesius, V. 1942. « Ze srovnávacích studií slovosledných » dans *Časopis pro moderní filologii*, n 28, pp. 181-90 et pp. 302-7, Prague.
- Maynard, S. K. 1986. « Interactional Aspects of Thematic Progression in English Casual Conversation » dans *Text* 6, pp. 73-105.

- Meschonnic, H. 1999. *Poétique du traduire*, Verdier, Paris.
- Moeschler, J. et Reboul, A. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Seuil, Paris.
- Mondada, L. 1994. *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Université de Lausanne, Lausanne.
- Porhiel, S. 2005. « Les marqueurs de thématisation : des thèmes phrastiques et textuels » dans *Travaux de linguistique*, n 2, p. 51, pp. 59-88.
- Prévost, S. 2003. « Les compléments spatiaux : du topique au focus en passant par les cadres » dans *Travaux de linguistique*, n 47, pp. 51-77.
- Roulet, E. 1991. « Vers une approche modulaire de l'analyse du discours » dans *Cahiers de linguistique française*, n12, 53-81.
- Schlobinsky, P. et Schütze-Coburn, S. 1992. « On the Topic and Topic Continuity » dans *Linguistics*, n 30, pp. 89-121.
- Topia, A. 1990. « Finnegans Wake : la traduction parasitée » dans *Palimpsestes* 4, octobre, *Retraduire*. Publications de la Sorbonne Nouvelle, pp. 45-61.
- Tshida, A. 1995. *Kontinuität und Progression. Entwurf einer Typologie sprachlicher Information am Beispiel des Französischen*, Wilhelmsfeld, Gottfried Egert.
- Védénina, L. 1989. *Pertinence linguistique de la présentation typographique*, Peeters-Selaf, Paris.
- Östman, J-O. et Virtanen, T. 1999 « Theme, Comment and Newness as figures of Information Structuring » dans *Discourse Studies in Cognitive Linguistics*, Van Hoek, K., Kibrik, A. A. et Noordman, L. (éds.), pp. 91-110.